

tait une paix heureuse. Un soir, revenant du couvent où elle avait travaillé tout le jour à une chape de lampas blanc, dont l'étoffe provenait d'une robe de mariage, elle trouva sa mère seule au coin de la cheminée du salon.

La lumière rare tombait sur le visage pâle et amaigri de madame de Lendeven.

Elle portait une robe noire. Tout concourait à lui donner, ainsi qu'aux objets dont elle était entourée, une apparence de souffrance et de désolation.

— Où est mon père ? demanda Stylite.

— Chez son notaire, répondit madame de Lendeven d'une voix sombre.

— Est-ce que ?... demanda Stylite, qui ne put achever

— Oui, dit la mère.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

— Ton père donne sa démission, dit madame de Lendeven.

— Lui ! s'écria Stylite en se levant toute droite, lui ! donner sa démission ! renoncer à une carrière qu'il a remplie avec tant d'honneur, et qu'il honore si bien : vous n'y pensez pas, ma mère !

— Je ne pense qu'à cela, répondit-eile.

— Et la sœur de notre cousin...

— Exige et a le droit d'exiger un remboursement.

— On emprunte, dit Stylite.

— A qui ? demanda la mère.

— A des amis.

— Nos amis sont comme nous, des fonctionnaires ! Triste chose, mon enfant, situation honorable qui vous permet de vivre de privations pendant toute une vie. Et, dépit de l'insuffisance des appointements, il faut recevoir, s'habiller convenablement et donner à ses enfants une éducation brillante. Encore ne devons-nous pas nous plaindre ! Je connais des hommes de l'âge de ton père et qui sont entrés en même temps que lui dans l'administration, eh bien ! ils végètent, eux, leur femme et cinq enfants dans une sous-préfecture, avec une place de deux mille francs d'appointements. Ton père a trente-